

Le vol de l'ange

Un conte érotique se déroulant durant le Carnaval de Venise.

Cela vient d'une légende selon laquelle un funambule turc aurait rejoint le Campanile en équilibre en 1558.

En 1759, le Carnaval a vécu une tragédie: l'acrobate s'écrasa dans la foule.

À partir de ce moment, le programme a été réalisé en remplaçant l'acrobate par une grande colombe en bois

libérant ainsi des fleurs et des confetti dans la foule.

Le nom de Vol de l'Ange est donc devenu vol de la colombe.

En 2001, la colombe de bois a été remplacée par un acrobate qui a effectué le vol de l'ange.

« Le vol de l'Ange est aussi appelé vol du turc.

Depuis, ce sont des jeunes filles avec beaucoup de courage qui le réalisent.

Elles se lancent du haut du Campanile et sont tenues par un filin pour rejoindre leur amoureux sur la Piazzetta »

extrait de Wikipedia

Laissez-moi vous raconter cette aventure, cela se passât durant le Carnaval de Venise ou plus précisément à l'ouverture du Carnaval qui débute selon la tradition par le «vol de l'ange ». Il serait superflu pour les besoins de ce récit de vous décrire l'origine de ce rituel étrange ; je vous crois, chers lecteurs, suffisamment éveillés pour savoir que vous ferez votre propre recherche, comme je l'ai fait moi-même en inscrivant la phrase « le vol de l'ange » sur le moteur de recherche "Google".

Voici donc mon aventure telle qu'elle fut vécue, autant réelle qu'imaginaire, je ne vous demande pas de me croire, je « m'en balance comme de l'an quarante » ou quelque chose comme tel.

La place Saint-Marc était submergée, non pas encore pas les débordements des eaux de la lagune mais par une foule immatérielle, presque silencieuse dont le murmure régulier laissait présager une explosion carnavalesque suite à un événement à ce moment imprévisible par le voyageur étranger que j'étais.

Des personnages qui préfiguraient, sur les visages et par les attitudes, tous les actes, les attitudes des personnages de la Commedia dell'arte, ou ce que je connaissais de l'art de Carlo Goldoni à cette époque-là, les pitreries des Arlequin, Pantalon, le Villano, le Magnifico, Zanni et Brighella.

La place Saint-Marc était submergée, non pas encore pas les débordements des eaux de la lagune mais par une foule immatérielle, presque silencieuse dont le murmure régulier laissait présager une explosion carnavalesque suite à un événement à ce moment imprévisible par le voyageur étranger que j'étais.

Des personnages qui préfiguraient, sur les visages et par les attitudes, tous les actes, les attitudes des personnages de la Commedia dell'arte, ou ce que je connaissais de l'art de Carlo Goldoni à cette époque-là, les pitreries des Arlequin, Pantalón, le Villano, le Magnifico, Zanni et Brighella.

C'est comme si toute la population de Venise portait le masque et se sentait libre, pour un court espace de temps, d'accéder à la liberté, d'enfreindre incognito les règles morales, n'être ni seigneur ni patricien, ni clerc ni courtisan, ni nonne ni courtisane ou ni les deux à la fois, libre de baiser les procuratesses sous les arcades des Procuraties sans savoir qui elles pouvaient être, femme de quelqu'un d'autre ou ta propre femme, de séduire quiconque qu'il soit homme ou femme ou les deux à la fois. Je me retrouvai ainsi au milieu de cette foule anonyme portant le loup et le costume de Marco Polo car c'est sous cette appellation qu'il me fut loué par le marchand de costumes. J'étais là insouciant devant la foule attentive à quelque chose qui devait se produire tout en haut du Campanile de Saint-Marc et j'y portai aussi les yeux. Il y eut un murmure soudain dans la foule alors que prenait son envol un objet non-identifiable et qui planait comme un oiseau tout en s'approchant dangereusement du sol. C'était un ange ou ce qui en tenait lieu dans l'imaginaire collectif, un être pourvu de grandes ailes qui lui servait de voilures et qui freinait sa descente l'empêchant ainsi de s'écraser au sol. Elle vint choir délicatement devant moi, car c'était un ange femelle, et j'ai pu la reconnaître telle malgré le masque qui voilait ses yeux, ses vêtements étaient comme le duvet qui recouvre l'oiseau, et qui moulait tout son corps qui portait tous les attributs sexuels d'une jeune fille en chaleur, c'était une réplique gracieuse de l'ange de la Salute mais elle était vivante, étendue sur le sol attendant qu'un amoureux anonyme la soulève et l'emporte dans ses bras.

Et ce fut moi qui le premier lui offrit mes mains, je la relevai d'un geste délicat laissant se détacher d'elles-mêmes ses grandes ailes et, comme l'oiseau blessé, elle s'est blottie tout contre moi.

"prode cavaliere venuto un'altra volta, ora sono il tuo amore mi prende mi ami"

La foule s'est soudainement animée, des voix, des cris, des musiques, les cloches de la basilique San Marco qui sonnaient, le tumulte de la Place Saint-Marc revenu, elle m'a prise par la main, elle s'est mise en mouvement, comme l'oiseau qui apprend à voler, elle m'entraînait vers je ne sais quelle destination amoureuse mais nous fûmes suivis, encerclés par la foule, comme une armée de Pierrots indiscrets et fallacieux.

Nous nous sommes arrêtés, adossés au portail d'une maison close, la ruelle était étroite de sorte que le troupeau hystérique des festivaliers s'était agglutiné sur nous, en jouant vicieusement des mains sur moi, sur elle, nous soudant l'un à l'autre pour nous protéger de cette agression lubrique, l'ange affolé et moi, séducteur impatient de violer le bel ange sans défense venu du ciel. Elle s'est laissée faire, je l'ai pénétrée avec vigueur comme si tous les violeurs anonymes, mâles, femelles ou fhomelles, cachés derrière leurs secrets appareillages sexuels la violaient et me violaient en même temps.

Puis la foule s'est remise en mouvement, une course accélérée à travers les salizadas aux pavés de pierre, glissant le long des murs et nous emportant vers je ne sais qu'elle destination ; j'ai senti que le bel ange n'était plus là au bout de mes doigts, elle avait disparue, j'étais seul emporté par la foule surexcitée qui m'entraînait dans une procession désordonnée à travers les ruelles étroites du sistieri San Marco débouchant sur le vaste Campo San Stefano sans nous y arrêter pour rejoindre ensuite un calli sombre et sinistre en une procession chaotique et sensuelle jusqu'à un cul-de-sac donnant sur un étroit canal où nous attendait le Bicentaure, immense bateau où s'engouffrèrent les festivaliers et moi, entraîné malgré moi par eux. Nous avons ainsi parcouru les canaux étroits entourés d'une armada de petites embarcations festives, des vaporetti, des traghetti, des gondoles illuminées, jusqu'au Canal Grande à portée du pont Rialto qui regorgeait d'un foule costumée, joyeuse, effervescente, hystérique et qui semblait nous voir comme les protagonistes des épousailles de la mer, mais l'épouse n'était plus là et mon âme me disait :

"Io non sposerò più, bella angella celesta, in segno di copula vera ed eterna, non riusciremo mai impegnato Venezia"

« Je m'étais engagé dans un réseau de petites ruelles, de calli divisant en tous sens, de leurs rainures, le morceau de Venise découpé entre un canal et la lagune, comme s'il avait cristallisé suivant ces formes innombrables, ténues et minutieuses. Tout à coup, au bout d'une de ces petites rues, il semble que dans la matière cristallisée se soit produite une distension.

Un vaste et somptueux campo à qui je n'eusse assurément pas, dans ce réseau de petites rues, pu deviner cette importance, ni même trouver une place, s'étendait devant moi, entouré de charmants palais, pâle de clair de lune.

C'était un de ces ensembles architecturaux vers lesquels dans un autre ville les rues se dirigent, vous conduisent et le désignent.

Ici, il semblait exprès caché dans un entrecroisement de ruelles, comme ces palais des contes orientaux ou on mène la nuit un personnage qui, ramené avant le jour chez lui, ne doit pas pouvoir retrouver la demeure magique ou il finit par croire qu'il n'es allé qu'en rêve.»
Marcel Proust, Albertine disparue.

Puis nous abordâmes le débarcadère d'un palais, pour nous engouffrer avec anxiété à l'intérieur. C'était un palais de marbre aux décorations chargées de colonnes, de balcons, de fenêtres, de corniches inspirés de l'art gothique, mauresque ou byzantine qui se reflétait en une image inversée dans les eaux luisantes du Canal Grande comme des vedutas issues du génie de Canaletto; nous escaladâmes le large escalier cérémonial jusqu'à une vaste salle, comme une salle de bal artistiquement décorée aux plafonds simulant des cieux embrasés remplis d'anges fougueux et espiègles qui forniquaient avec de pulpeuses vierges dénudées. Nous fûmes reçus avec tous les honneurs par des personnages dépouillés de leurs déguisements carnavalesques ne laissant place à l'identification que le loup qui leur cachait partiellement le visage et les yeux ; ils étaient nus, leurs souliers seuls laissaient présager de leur statut social : des corps nus à la peau blanche, à la peau noire ou pas tout à fait pâle, d'autres pas tout à fait noire qui laissaient voir, de grosses ou de moins grosses mamelles ou d'aucun mamelon pour d'autres mais que des poils fugaces ou une matière blanche et lisse décorée de fins tatouages de signification cabalistique, et aussi, de longs, d'étroits et de moins gros appareillages sexuels bandés comme les pics de La Mirandola; la laideur ou la beauté des corps formaient des couples dépareillés dans un bal désordonné sous la musique pompeuse d'un (trouver une musique et un musicien personnifiant Venise. Nous fumes enlevés, dépouillés de nos déguisement et lancés nus dans cette orgie festive jusqu'à ce que j'en perde conscience.

Je me suis réveillé, j'étais assis au fond d'un traghetti, j'étais accompagné de quelques festivaliers assoupis, ils étaient devenus calmes, comme moi apaisés, nous naviguions lentement sur le canal de la Giudecca pour aborder le Dorsoduro (). Nous avons longé la rive du canal, traversé le pont. On m'a entraîné enfin à l'intérieur de l'église San Giorgio Maggiore, puis près du sanctuaire. Là, les festivaliers se sont agités sous l'effet d'effluves aromatiques les transformant subtilement dans un état second comme s'ils étaient sous l'influence d'un filtre démoniaque, ils me hissèrent nu sur l'autel sacrificiel qui contenait les reliques de Saint Étienne, pour me violer, hommes, femmes et fhomnelles à tour de rôle répétant des lithanies mystérieuses accompagnant des rituels divins ou diaboliques, incompréhensibles à mon oreille d'agnostique invétéré.

Les bateaux, les vaporetti , les traghetti, les gondoles ont disparu sur la lagune, les festivaliers aussi, comme s'ils n'avaient été que des fantômes immatériels, une illusion ; je suis laissé seul au pied de la Piazzetta devant la colonne qui supporte le lion de saint Marc , la porte ouverte sur le futur, maintenant close sur mon passé récent; les eaux de la lagune inondent déjà la grande Place, je ne vois personne et je n'entends que le silence, le silence accessoirement perturbé par l'envol saccadé des pigeons, le tintement imperceptible d'une clochette, un murmure indéfini venu d'ailleurs, comme le silence qui précède la mort, ainsi que je le croyais alors.

Elle est là, immobile et nue, au pied du campanile San Marco, elle est à moitié submergée par les eaux de la lagune. Je me penche sur elle et je la soulève lentement en appuyant son corps nu sur mon corps, son corps léger et recouvert d'un doux duvet comme celui de l'oiseau, un doux duvet qui cache l'ouverture de sa fleur, qui recouvre doucement son corps ainsi que ses petites ailes d'ange surnaturel et je pleure pendant que je dépose mes lèvres sur ses lèvres sur ses seins sur son mont de vénus et là où je voudrais déposer l'objet de mes soudaines pulsions sexuelles en espérant que ce viol furtif diffusera tout mon amour en son âme pour une certaine éternité.

Je le pense et c'est ainsi que je ferai, je l'amènerai dans ma petite chambre d'hôtel, là-bas dans l'une des ruelles du quartier. San Marco, je la déposerai sur le simple lit qui trône au centre de la trop petite chambre, comme sur un hôtel sacrificatoire, je me l'offrirai dans un rituel fait de fabulations érotiques ainsi qu'à ma mémoire sensuelle. Puis je repartirai sans espoir de retour pour des lieux de mon réel imaginaire.

Je parcours depuis les pistes de l'Amir, le Turquestan magique, la Tartarie barbare, l'Insulinde mystérieuse, le Cathai insondable et le Cipangu à la recherche de ces lieux oubliés de la mémoire universelle, Constantinople, Ourgandj, Astrakhan, Sarai, Cambaluc, Mangi, Karakoroum, Hang-Tchéou, Boukhara et d'ailleurs. Je suis toujours revêtu du costume de Marco Polo et n'allez pas en rire si je vous dis que je suis devenu depuis, Po-Lo, le voyageur imaginaire à la recherche de mes rêves enfouis derrière le loup virtuel qui me soustrait de la foule aveugle.

Un de ces jours, je vous les raconterai, toutes ces aventures, si vous m'êtes devenu fidèles.
